

LE JOUR, 1948
09 juin 1948

LA RETRAITE DU PRESIDENT BENES

Si les réflexions du président Bénès doivent être amères, son sort est parmi les plus singuliers. Victime d'un totalitarisme après l'autre, le président Bénès quitte le pouvoir désabusé et prématurément vieilli. Avant la démission de Bénès, Jan Masaryk s'était donné la mort (s'il n'a pas été assassiné)...

Les deux noms les plus illustres de la Tchécoslovaquie se trouvent ainsi supprimées de la politique Tchécoslovaque. Les larmes et les regrets officiels prodigués en guise d'adieu, on imagine ce qu'ils représentent. Mais nous nous découvrons ici plus de sympathie pour Masaryk mort que pour Bénès démissionnaire.

Le président Bénès a vécu politiquement en état d'équilibre instable. Il pensait pouvoir aller à l'extrême gauche sans verser dans le pire, et se comporter comme un révolutionnaire sans arriver à la révolution. La révolution est finalement venue malgré lui et contre lui. Il a trop présumé de ses forces. Longtemps, ce démocrate professionnel s'est comporté comme un dictateur. On peut dire aujourd'hui qu'il a fait au communisme son lit, et qu'il s'est vu déborder par sa propre imprudence.

Pendant trente ans et plus, dans l'exil comme au pouvoir, Edouard Bénès avait été mêlé à l'évolution de l'Europe. Acculé au départ par le nazisme en 1938, le communisme l'accule au départ en 1948. Ce n'est pas qu'on puisse dire de lui : *in medio stat virtus* ; à notre sens, sa position ne fut jamais celle du juste milieu ; mais, au contraire, au fond, une position rendue démagogique par la fragilité même de la doctrine qui la commandait.

C'est une leçon pour les contemporains que le départ, moralement forcé, d'Edouard Bénès. Et c'est un témoignage de l'état de l'Europe. Les Européens ne veulent plus d'une littérature politique faite de fictions. Si brutales qu'elles soient ou puissent être, ce sont les réalités qu'ils cherchent ; autre chose en tous cas que les formules sonores et vagues dont une démocratie plus oratoire qu'active a fait son bagage depuis le début du siècle. Entre la gauche et la droite (il faut réhabiliter ce mot au lieu de se presser d'un seul côté) ce ne sont plus seulement des questions sociales qui se posent, c'est une question de foi tout court. Le président Edouard Bénès s'en est allé, il semble, sans être arrivé à cette clarté. A moins qu'au fond de sa pensée et de son cœur, sous le poids de la tristesse, il n'en soit arrivé à se dire que la Tchécoslovaquie était heureuse sous l'Empire.